

PAUL ELUARD

Lettres à Gala

1924-1948

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR PIERRE DREYFUS
PRÉFACE DE
JEAN-CLAUDE CARRIÈRE

nrf

GALLIMARD





Paul-Eugène Grindel – qui s'appela Paul Eluard – et une jeune fille russe, Helena Dmitrievna Diakonova – à laquelle il donna pour toujours le nom de Gala – se rencontrèrent en décembre 1912 au sanatorium de Clavadel, près de Davos, où ils soignaient l'un et l'autre une atteinte de tuberculose. Ils avaient dix-sept ans.

Lorsqu'ils se séparèrent pour la première fois, en 1914, avant le début de la guerre, Gala retourna en Russie. Eluard, d'abord mobilisé comme auxiliaire, puis hospitalisé, fut affecté à un service d'infanterie. Gala revint de Russie en 1916 et, comme la vie continue malgré la guerre, ils se marièrent en février 1917, ils eurent une fille – Cécile – en 1918.

*Quelques lettres de Gala, qui datent de ces premières années, lettres juvéniles et ardentes, ont été retrouvées. Elles seront publiées en appendice. Certaines lettres d'Eluard ont paru dans *Lettres de jeunesse*, chez Seghers. Celles que nous publions aujourd'hui, toutes adressées à Gala, ont été retrouvées par leur fille Cécile à la mort de sa mère, en 1982. Elles vont de 1924 – douze ans après leur première rencontre, sept ans après leur mariage, alors que la bataille surréaliste est lancée – à 1948 – quatre ans avant la mort d'Eluard. Toutes ces lettres ont été conservées par Gala, pendant plus de trente ans. Nous ne savons pas s'il en écrivit d'autres, qui seraient aujourd'hui égarées ou détruites.*

Suivons un instant la relation de cette femme et de cet homme, comme les lettres nous y invitent. Relation que Paul Eluard a

toujours considérée, malgré les orages, malgré les distances, malgré les désaccords, comme un privilège.

Des premières années, nous gardons peu de chose. Eluard et Gala sont la plupart du temps ensemble, participant avec allégresse au même combat. Ils s'écrivent peu. Leurs infidélités réciproques ne semblent pas faire problème — du moins si l'on en croit les lettres. Ils fuient les sentiments communs, et toute idée de possession de l'autre. Eluard s'est attaché, il le dit souvent, à une fidélité supérieure, essentielle, que les affaires du corps ne pourraient pas mettre en danger. Tout grand amour affleure l'utopie, et nous suivons de lettre en lettre cette poursuite de l'impossible.

Par un paradoxe qu'il croit vrai, et qui l'est peut-être, Eluard dit même que c'est la liberté qui le rend fidèle.

Dès 1929, le couple est physiquement disjoint. Sans rancœur, sans colère, d'autant plus que cette désunion connaîtra encore de bons retours. Eluard annonce à Gala, non sans gentillesse, qu'il a fait la rencontre d'une petite Berlinoise et qu'il a « très envie d'aller à Berlin pour trois jours ». Il ajoute aussitôt : « Mais, bien entendu, si tu n'y vois aucun inconvénient... »

Gala n'y voyait aucun inconvénient. Eluard se rendit à Berlin. Voyage décevant, où il tomba malade.

Derrière cette simplicité, au moins apparente, des mœurs, qui recherche autre chose qu'une fidélité bureaucratique, qui montre que leurs relations conjugales voulaient se situer nettement au-dessus des conventions bourgeoises, ces premières lettres montrent aussi des signes de menace, presque de désespoir. Les sentiments que Gala dut éprouver pour Max Ernst, qui partagea la vie du couple, ont même troublé Paul Eluard, au même titre que des démêlés avec son père et un certain désarroi général, au point de provoquer son départ pour un long voyage autour du monde, en 1924, « voyage idiot », où sa perception de la solitude fut si forte qu'il demanda à Gala et à Max Ernst de le rejoindre en Asie. Peine perdue : quelque temps plus tard, au cours d'une soirée chez André Breton, l'ami Max le frappe fortement sur un œil. « Max Ernst le porc... Argument de boxeur, sur le plan surhumain où je nous croyais. » Était-ce à cause de Gala ? On ne sait pas.

La séparation véritable survint en 1929, lors de la rencontre, à

Cadaquès, de Gala et de Salvador Dali. Luis Buñuel, qui assistait à cette rencontre, raconte dans *Mon dernier soupir* qu'il vit accourir Dali bouleversé, disant : « Il vient d'arriver une femme extraordinaire. »

Dali lui-même a longuement décrit et commenté cette rencontre décisive, dont on ne trouve dans les lettres d'Eluard que l'écho, parfois l'amertume – sans jamais perdre ce qui paraissait essentiel, l'amour plus fort que la séparation et le souci du bonheur de Gala.

Ce bonheur importe par-dessus tout. Eluard le dit, le répète encore, comme s'il voulait d'abord s'en convaincre. Et ce bonheur paraît inséparable de Dali, à l'évidence.

Dali a affirmé, ce qui paraît probable (Buñuel en était sûr) que Gala fut la seule femme avec laquelle il fit l'amour. Elle resta à Cadaquès, revint à Paris, reprit le train pour Cadaquès. Les lettres d'Eluard, à ce moment-là, se font nombreuses. On écrit toujours à une absence – et Gala est de plus en plus absente. Elle restera à Cadaquès, auprès de Dali, jusqu'à sa mort lointaine.

Eluard et Gala divorcent en 1932, mais ce n'est pas la moindre singularité de leur histoire d'amour que de la voir se poursuivre pendant des années, même après le mariage d'Eluard en 1934 avec la fragile et douce Nusch, « Nusch la parfaite », sans que sa ferveur pour Gala paraisse faiblir, sans que son vocabulaire se calme. Malgré la tendresse très vive qu'il portait à sa seconde femme, dans ses lettres Gala reste l'unique, l'inspiratrice irremplaçable, une sorte de phare sans lequel toute vie s'égare, se brise. Les deux époux divorcés se revirent souvent. Il est à peu près certain qu'ils firent l'amour à plusieurs reprises, jusqu'à la guerre, longue séparation. Ce n'est que dans les dernières années, après la mort soudaine de Nusch, que la haute flamme s'apaise.

Retrouvant Dali après la guerre, Eluard fut déçu de le voir s'engager, et Gala avec lui, dans le chemin du commerce mondain, qui ne pouvait pas l'intéresser. De son côté, « le vieux fou inutile et maladroit », qui se plaignait naguère de mener « la vie d'un vaincu », est maintenant une voix qui porte des millions de voix. Reconnu, officiel, il reçoit des hommages et fait des voyages, autant de triomphes. Gloire désargentée, si l'on en croit ces lettres à Gala, où la déclaration d'amour devient plus mécanique et plus pâle. Seule fidèle,

reste la mélancolie. Dans les derniers billets à son « éternelle petite fille », il avoue : « Je ne sais plus très bien rire. » Abattu par la mort de Nusch, il laisse passer cet aveu : « C'est bien difficile de vivre. »

*

Comme dans toute correspondance, on trouvera dans ces lettres le perpétuel souci du quotidien, de la santé, de l'argent qui manque, et aussi les achats et les ventes d'objets, de tableaux, les conflits qui secouent le groupe surréaliste. On y verra, malgré l'abandon de Gala, quelle importance Eluard attache à l'opinion de Dali, qu'il appelle « la machine à penser » et dont il sollicite les critiques, et combien il s'inquiète en le voyant manifester une certaine fascination pour Hitler. Il faut absolument, dit-il, que Dali trouve un autre sujet de délire.

On l'y verra par moments lucide sur les dangers qui le guettent lui-même, craignant d'être — ou de paraître — un « abominable sentimental ». On y suivra ses relations avec André Breton, jusqu'à leur rupture (qu'accompagne cette phrase étrange : « À d'autres, la vie bien établie ») et tous les instants qui font respirer une vie, de la « rage incommensurable » lors du bombardement de Guernica, jusqu'à cette constatation, lorsque la Seconde Guerre approche et qu'il reprend, mobilisé, son nom de Grindel (il se disait le plus vieux lieutenant de France) : « Je deviens un drôle d'homme. »

On suivra, pas à pas, à chaque minute, la recherche entêtée de « ce qui ne déshonore pas la poésie. »

Mais surtout, ce sont des lettres où un homme parle d'amour.

*

Et d'abord d'amour physique. Contrairement à l'usage familial, qui est généralement castrateur, cette publication pose une couleur érotique sur l'œuvre, sur la vie d'un poète. Ce n'est pas la première fois. On ne s'étonne plus que les poètes aient une vie sexuelle, qu'ils en parlent et qu'ils en parlent bien. Il est admis, depuis longtemps, que tout personnage public nous doit aujourd'hui son intimité, ses

désirs, ses obsessions, ses rêves – détours d'un cœur qu'il ignore lui-même.

Brûler ces lettres, ou les enfouir dans quelque coffre pudibond pour des indiscretions futures, ce serait pervertir une vie, censurer un mort. Si certains, qui ont de nos statues une idée froidement toute faite, rechignent et se formalisent, au nom de leur propre vertu, d'autres sauteront de joie. Voici Paul Eluard tout cru, Eluard surprenant, Eluard enrichi, Eluard vivant de toute sa vie. L'érotisme de ces lettres – rêverie de plein jour, souvenir précis, récit d'un songe ou masturbation magnifique – devient une de ces expressions multipliées de l'amour, filet de mots simples et d'images fortes dans lequel, une fois de plus, un grand poète nous retient.

D'ailleurs il le dit lui-même. La belle expression du plaisir sexuel peut être un chemin de libération, de perfection. Et même la représentation fidèle de ce plaisir, puisqu'on trouve dans une de ces lettres un éloge inouï du « cinéma obscène ».

Restons à la même hauteur. Ne faisons pas du sexe de la prose.

Et regardons plus loin. Dans toutes les grandes histoires d'amour, chacun trouve sa propre histoire. Ainsi en va-t-il pour ces lettres. La critique littéraire, qui s'en emparera, nous dira tout ce que nous devons savoir sur les rapports, éclatants ou secrets, qu'elles entretiennent avec le reste de l'œuvre. Pour nous, lecteurs, nous y rencontrons un homme qui nous dit, avec insistance, que « sans l'amour tout a toujours été perdu ».

Qu'il ait aimé Gala, ou qu'il ait voulu l'aimer, avant même de la connaître et au-delà de leur séparation, qu'il l'ait aimée à chaque petit instant de sa vie ou bien – mais l'un n'exclut pas l'autre, au contraire – qu'il l'ait aimée « de toute éternité », ces lettres nous rapprochent de ce combat contre le temps où Paul Eluard a toujours choisi l'amour comme première arme. Seul l'amour, il nous l'a souvent dit, lui semble capable de réunir le passé et le futur, de les confondre et de les vaincre. L'amour fort existe hors de la durée des choses, et Gala est sa pyramide. « Je pense à vous comme à la lumière fatale de ma naissance. » Il est né pour elle et par elle. Elle est son origine et son destin, elle est sa liberté, elle est tout simplement lui-même. Il l'appelle « mon enfant, moi-même ». Il va jusqu'à lui dire : « Mon être... »

De cette identification réelle, que trahissent ici ou là des lapsus, nous trouvons dans ces lettres la preuve. Eluard aime chez Gala une certaine forme d'intemporalité. Elle déteste les souvenirs, elle ne parle jamais du passé. Délivrée de toute nostalgie banale sur les heureux jours d'autrefois, elle lui semble « la plus libre des femmes ». C'est pourquoi il n'a jamais fait sa connaissance, il ne l'a jamais rencontrée : il la connaît depuis toujours. Sentiment puissant, devant lequel espace et temps s'effacent. Et si l'amour persiste lorsque l'objet aimé s'éloigne, rien de plus logique : on ne change pas d'éternité en cours de route.

Cette exaltation optimiste ne va pas, avant même le départ de Gala, sans des attaques de mélancolie qui apparaissent aux détours des lettres et s'aggravent avec les années. Eluard parle ainsi d'un « grand vide résigné », d'un « grand rêve triste », comme si soudain l'ambition lui paraissait trop vaste, une illusion peut-être, comme si ce qu'il exigeait de l'amour s'affirmait, à de brefs moments, inaccessible. Pour cette haute union, ce beau défi, il emploie le mot qui convient, le mot « mystique ». Mais il le flanque d'un adjectif inattendu : « J'ai de plus en plus une idée mystique et désespérée de toi. »

À s'identifier, on peut se perdre. L'absence finit par poser un doute sur l'existence de celle qui était soi. « Je suis dans tes yeux », dit-il, ce qui semble indiquer qu'il ne vit que par son regard. Mais si cette femme est lui-même, et si ce regard est le sien, sur quel théâtre d'ombres se déroule la parade d'amour ? Un soupçon naît : « Tu es sans doute mon imagination... »

Puis il se rassure : « Je ne peux parler sérieusement qu'à toi parce que je t'aime. » S'il lui parle, il faut bien qu'elle existe, et que de temps à autre elle lui réponde. Il en éprouve même la tentation commune, la solitude à deux, dont on connaît tout le confort : « Je rêve d'être avec toi au lieu d'être avec le monde. »

Tout parcours amoureux jalonné de lettres, comme celui-ci, sans que nous connaissions les réponses, est incomplet comme une piste dont on ne trouverait de place en place, dans la forêt, que des repères. Il manque aussi ce qui se dit, ou pourrait se dire, quand on est ensemble. Et ce qui jamais ne se dit. Mais - outre que des lettres révèlent ce que rien d'autre ne peut montrer - ce qu'elles

laissent à deviner, les allusions codées, la mise en page singulière (utilisation totale du papier, différences d'échelles dans l'écriture), les abréviations, la ponctuation, la confiance, le bout des lèvres, tout nous rapproche du mystère des cœurs.

S'agissant de Gala, une des femmes de ce siècle, le mystère se renforce. Ce que l'on croyait savoir d'elle est brusquement empreint d'incertitude. Le cliché vacille. Qui était-elle ?

Comme toute image humaine, perpétuellement vacillante, l'image de Gala s'éclaire ici de quelques lueurs nouvelles, qui ne feront sans doute que repousser le cercle obscur. Et longtemps le visage aux yeux noirs nous posera les mêmes questions. Cette femme qu'on disait avide et froide — mais il est bien commode de mépriser les énigmes — on la verra envoyer de l'argent et même des colis de nourriture, pendant la guerre, à son ancien mari, qui est remarié. On la devinera attentive à son œuvre, et aussi à sa vie, on la sentira même par moments amoureuse. On peut imaginer son rôle vigilant. Il suffit de ne pas oublier ce qu'elle disait à Eluard dans une de ses lettres de jeunesse : « Sois au-dessus de ton orgueil. »

Et rappelons-nous qu'elle lui dit aussi : « Tu ne m'aimes pas comme moi je t'aime. »

Gala survécut à Eluard pendant trente ans. Pendant trente ans elle conserva cette correspondance, jusqu'aux télégrammes et cartes postales — elle qui se disait ennemie de tout souvenir. Relisait-elle ces lettres ? On ne sait pas. Peut-être les avait-elle oubliées. On peut avoir tendance, tant que la vie est là, à négliger ses propres vestiges. C'est la mort qui appesantit les mots. Ne restent aujourd'hui que ces traces d'absence, fragments plus durables que deux corps enfouis.

Jean-Claude Carrière.



1. Paul Eluard et Gala à Clavadel en 1913.



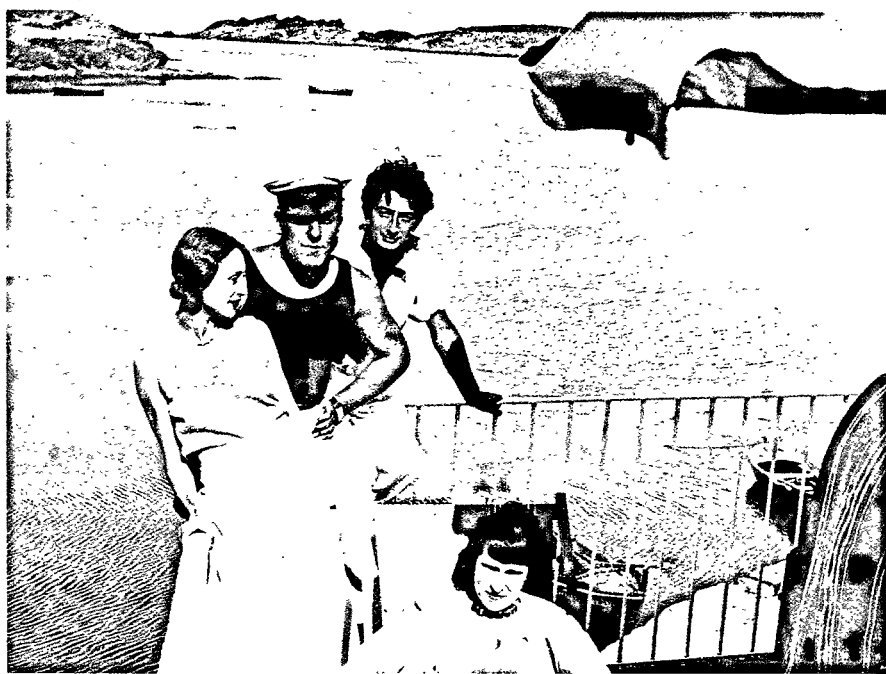
2. Gala en 1927.



3. Paul Eluard en 1930.



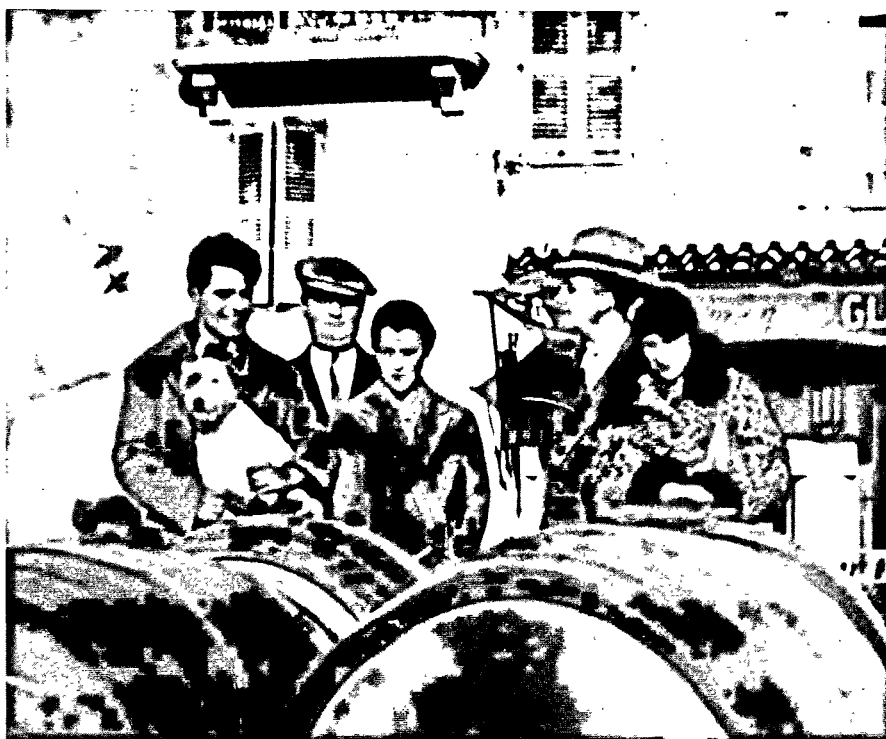
4. Gala, Paul Eluard, Salvador Dali, Valentino Hugo, René Crevel à Luna-Park vers 1930.



5. Nusch, René Char, Salvador Dali et Gala à Cadaquès en 1930.



6. Paul Eluard et Gala à Cadaqués en 1930.



7. René Crevel, Georges Auric, X, Paul et Gala Eluard à Saint-Tropez vers 1930.

PAUL ELUARD

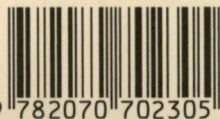
Lettres à Gala

Paul Eluard rencontra Helena Dimitrievna Diakonava, qu'il appelait Gala, en décembre 1912, dans un sanatorium suisse où ils soignaient tous deux une atteinte de tuberculose. Ils avaient dix-sept ans. Gala retourna en Russie, revint en 1916. Ils se marièrent en février 1917 et eurent une fille, Cécile, en 1918. Cette correspondance a duré bien au-delà de leur séparation en 1929, jusqu'en 1948, quatre ans avant la mort du poète. Ni le remariage de Gala avec Dali, ni celui d'Eluard avec Nusch, n'affaiblissent la ferveur qui s'exprime dans ces lettres où un grand poète parle d'amour, physique, intellectuel et enfin « mystique », comme le dit lui-même Paul Eluard.

Comme dans toute correspondance, on trouvera dans ces lettres le perpétuel souci du quotidien, de la santé, de l'argent qui manque, mais aussi les achats et les ventes d'objets, de tableaux, les conflits qui secouent le groupe surréaliste. On y verra, malgré l'abandon de Gala, quelle importance Eluard attache à l'opinion de Dali, qu'il appelle « la machine à penser » et dont il sollicite les critiques. On y suivra ses relations avec André Breton jusqu'à leur rupture (qu'accompagne cette phrase étrange : « à d'autres la vie bien établie »), ainsi qu'avec René Crevel, son « malheureux ami », Max Ernst (avec une brutale interruption en 1927), Pablo Picasso, Valentine Hugo, René Char, Man Ray... On y suivra aussi ses démêlés avec Georges Bataille et Albert Skira, les détails de l'« affaire Aragon » et du « procès » de Dali, la préparation des articles pour les revues (*Le Surréalisme a.s.d.l.r.* et *Minotaure* notamment) - et tous les instants qui font respirer une vie, de la « rage incommensurable » lors du bombardement de Guernica, jusqu'à cette constatation lorsque la Seconde Guerre approche et qu'il reprend, mobilisé, son nom de Grindel (il se disait le plus vieux lieutenant de France) : « Je deviens un drôle d'homme. »

On suivra, pas à pas, à chaque minute, la recherche entêtée de « ce qui ne déshonore pas la poésie ».

Mais surtout ce sont des lettres où un homme parle d'amour à celle qu'il a aimée « de toute éternité » comme « la lumière fatale de [sa] naissance ».



9 782070 702305



84-X A70230 ISBN 2-07-070230-8